Kernos

Revue internationale et pluridisciplinaire de religion
grecque antique

16 | 2003
Varia

M. TORTORELLI GHIDINI *et al.* (éds), Tra Orfeo e Pitagora

Corinne Bonnet

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/kernos/843>

DOI : 10.4000/kernos.843

ISSN : 2034-7871

Éditeur

Centre international d'étude de la religion grecque antique

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2003

Pagination : 368-369

ISSN : 0776-3824

Référence électronique

Corinne Bonnet, « M. TORTORELLI GHIDINI *et al.* (éds), Tra Orfeo e Pitagora », *Kernos* [En ligne], 16 | 2003, mis en ligne le 14 avril 2011, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/kernos/843> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/kernos.843>

ses douze dernières pages concernant le paradoxe de menteur (qui valent davantage par leur documentation que par leur conceptualisation), entrent entièrement dans le thème de la *fortuna*. Enfin, l'étude de M. Catarzi sur le rôle du temps dans la légende d'Épiménide ajoute une dimension philosophique aux problématiques précédentes. Elle montre que ce thème traverse toute la tradition concernant le sage crétois. Épiménide pourrait être présenté comme le nom donné à un ensemble de figurations possibles du temps.

Marie-Christine Leclerc
(Université de Toulouse-Le Mirail)

Marisa TORTORELLI GHIDINI, Alfredina STORCHI MARINO, Amedeo VISCONTI (éds), *Tra Orfeo e Pitagora. Origini e incontri di culture nell'antichità. Atti dei seminari napoletani 1996-1998*, Napoli, Bibliopolis, 2000. 1 vol. 17 × 24 cm, 575 p. ISBN : 88-7088-395-7.

Le projet scientifique interdisciplinaire dont ce volume rend compte avait pour thème « Origines et rencontres de cultures dans l'Antiquité » et comme aire d'enquête « L'Italie méridionale, entre Grecs et Romains »; il a donné lieu à trois séminaires internationaux dont on peut donc lire ici les Actes. Le volume comprend deux sections : l'une centrée sur l'orphisme, l'autre sur le pythagorisme, chacune renfermant onze essais, pour un total de vingt-deux textes d'un grand intérêt.

L'intérêt majeur me semble être l'approche concentrique des phénomènes pris en compte, dans la mesure où, par exemple pour la première partie, il est à la fois question des textes (A. Bernabé, *Nuovi frammenti orfici e una nuova edizione degli 'Orphica*;) et de l'archéologie (A. Bottini, *Forme di religiosità salvifica in Magna Grecia. La documentazione archeologica*); des Grecs, des Romains et des indigènes (P. Poccetti, *La diffusione di dottrine misteriche e sapienziali nelle culture indigene dell'Italia antica: appunti per un dossier*); de philosophie (L. Brisson, *Nascita di un mito filosofico: Giamblico (VP. 146) su Aglaophamos*) et d'histoire des religions (D.M. Così, *Orfeo e l'orfismo tra continuità e innovazione*); de mythes et de rites; d'Orphée, mais aussi de Pythagore, de Dionysos et d'Apollon. Le phénomène est ainsi cerné de toutes parts et il en ressort une image extrêmement riche, problématique (dans le sens positif du terme), articulée. Mission remplie, donc, pour les promoteurs de ces séminaires si tant est, comme l'affirme M. Tortorelli Ghidini que « l'obiettivo del seminario di avviare un bilancio sul complesso di culti misterici e forme sapienziali che si manifestano nell'Italia centro-meridionale tra Greci e Romani consiglia di rinunciare a un disegno storico dell'orfismo, o meglio alle immagini che la moderna storiografia ne presenta ». Plutôt donc que de viser à une étude systématique, on procède ici par touches successives, en mettant l'accent sur les problèmes récents, les nouveaux textes, les questions à l'ordre du jour, en particulier la profonde solidarité qui unit orphisme, pythagorisme et dionysisme en Italie, comme ailleurs.

La seconde partie, centrée sur le pythagorisme, s'ouvre sur une contribution du regretté G. Giannantoni qui met remarquablement en avant les principaux enjeux du dossier : la conception doxographique des présocratiques, héritée de Diels, qui a tendance à gommer les différences et à créer une unité et une apparence d'évolution fallacieuses dans ce qui est en fait une multitude de courants culturellement très différenciés; la connaissance indirecte que nous avons de Pythagore et de son enseignement à la faveur du renouveau de son école, des siècles plus tard a pour conséquence la difficulté de faire le tri entre ce qui appartient au maître, donc aux origines du mouvement, et ce qui relève des diadoques récents, Philolaos et Archytas en particulier, vus par des auteurs qui vivaient encore une ou plusieurs générations après. En outre, on n'oubliera pas que la secte pythagoricienne était vouée au silence, au secret, à l'isolement et au culte de son fondateur, ce qui rend particulièrement ardue la reconstruction de son enseignement doctrinaire originel. Enfin, au nombre des questions centrales du débat sur le pythagorisme, se trouve naturellement la valeur du témoignage aristotélicien. Témoignage précieux et informé selon les uns, superficiel et polémique selon les autres. Cette question s'avère importante pour formuler une évaluation de la nature même du pythagorisme : doctrine éthique et religieuse de purification ou doctrine philosophique et scientifique ? Il n'est du

reste pas dit que ces deux caractérisations s'excluent mutuellement; elles correspondent peut-être à une évolution diachronique de l'école pythagoricienne.

Dans cette seconde section, on peut épingle le copieux essai d'A. Mele sur *Megale Hellas e pitagorismo* (aux p. 297-333) qui retiendra l'attention des historiens de la Grande-Grèce. Mele s'efforce en effet de repréciser le concept de *Megale Hellas*, en Italie méridionale et en Sicile, par le biais d'un dossier textuel extrêmement riche et détaillé, et de préciser le rapport avec le pythagorisme : « il pitagorismo non solo dispiegò la sua attività nella *Megale Hellas* e si giovò della sua prosperità, ma se ne fece anche valorizzatore e diffusore » (p. 333).

Mais le pythagorisme fut aussi romain, comme nous le rappelle la belle contribution d'A. Storchi Marino : *Il pitagorismo romano. Per un bilancio di studi recenti*, une étude qui fait une large place à l'historiographie, mais affronte aussi la question des disciples romains de Pythagore, de la mise en parallèle avec Numa, de la prétendue citoyenneté romaine de Pythagore, etc.

On pourra regretter deux choses : tout d'abord que le volume ou, mieux encore, que chaque partie ne se termine pas par une conclusion. Le chantier mis en œuvre par nos collègues napolitains est remarquable, multiforme, très enrichissant, mais on aurait aimé que l'un d'entre eux prenne le soin de dresser un bilan des acquis ou des pistes au terme du travail, ne serait-ce que parce que la « Presentazione » occupe tout au plus une demi-page et n'apprend pratiquement rien des enjeux réels des problématiques. Ensuite, des *indices* eussent été très utiles, quoiqu'ils se fassent rares dans les volumes collectifs.

Cela dit, la qualité du volume est telle qu'il servira assurément de point de référence en la matière. Il fournit au surplus une bibliographie très fournie. On signalera enfin aux lecteurs la récente parution, en deux volumes, d'un recueil des textes relatifs aux religions à mystères : Paolo Scarpi, *Le religioni dei misteri*, Milan 2002, les textes orphiques figurant dans le premier tome (texte grec, traduction italienne, commentaire; cf. ici-même le compte rendu d'André Motte).

Corinne Bonnet
(Université de Toulouse-Le Mirail)

Les Tragiques Grecs. Eschyle – Sophocle – Euripide. Théâtre complet avec un choix de fragments. Traduction nouvelle, notices et notes de Victor-Henri Debidour. Édité avec une introduction générale et un dossier sur la tragédie par Paul Demont et Anne Lebeau, Paris, Éd. de Fallois, Le Livre de Poche, 1999. 1 vol. 11 × 18 cm, 1998 p. (*La Pochothèque*). ISBN : 2-253-13246-2.

Les Tragiques grecs. Eschyle – Sophocle – Euripide, édition établie par Louis Bardollet, Bernard Deforge et Jules Villemonteix; ouvrage dirigé par Bernard Deforge et François Jouan, Paris, Robert Laffont, 2001. 2 vols 13, 5 × 19, 5 cm, 864 et 832 p. (*Collection Bouquins*). ISBN : 2-221-06553-0 & 2-221-06554-9.

Quelle bonne nouvelle ! Les Tragiques grecs sont un « créneau porteur » ! En deux ans deux traductions avec un dossier abondant et sérieux. Dans les *Cahiers du GITA* 14 (2001), j'ai déjà eu l'occasion de dire tout le bien que je pensais de l'ouvrage de 1999. La traduction de la Pochothèque est l'œuvre de Victor-Henri Debidour, dont on apprécie depuis longtemps les savoureuses traductions d'Aristophane. On reconnaît immédiatement une traduction de V.H. Debidour. C'est un amoureux de la langue française, surtout de la langue française dans son enfance et son adolescence. Ses lectures préférées vont de la *Chanson de Roland* à Rabelais. Il adore cette langue pittoresque, colorée, charnue, qui n'est pas encore passée sous les fourches caudines du Samnite Vaugelas. Qu'on en juge avec le début de sa traduction des *Perses* : l'aboi, l'ost, les mariniers, les paluds, la charrerie, l'arroi, l'estoc, le bâti, le planchéage, la guivre... Le Servateur au vers 8 des *Sept contre Thèbes*, c'est chez Rabelais qu'il faut aller le chercher et mon ordinateur, un puriste, souligne ce mot abominable d'un trait rouge ondulé qui marque la violence de son indignation. Et que dire de « l'épouse partie, affriandée d'un homme » au vers 411 de l'*Agamemnon*, premier *stasimon* ! Il faut aussi remonter jusqu'au xiv^e siècle pour en trouver la trace... Mais le traducteur sait raison garder et adapter la langue à l'auteur qu'il